

## FONDATION

# Les drôles d'infirmières de Meyzieu

Depuis le 8 décembre 2013, trois religieuses des Servantes des pauvres se sont installées dans une banlieue lyonnaise très déchristianisée. Leur mission : annoncer le Christ en se mettant au service des malades les plus pauvres. Reportage.

Par Alexia Vidot

**I**lest 6h 15. Meyzieu s'éveille et, déjà, trois Sœurs tiennent salon. Mais la conversation qui se déploie dans l'étroite pièce au crépi sable est toute divine. Liturgique même. Repoussés dans un coin et cachés sous un drap blanc, le canapé a fait place à deux stalles, la bibliothèque à un autel, les tableaux à la Sainte Face. Au centre de cet oratoire improvisé, plus franciscain que bénédictin : le tabernacle. C'est face à lui qu'en dignes oblates de saint Benoît, trois Servantes des pauvres, graves et solennelles sous leur ample voile noir, chantent l'office des laudes. Rien ne semble pouvoir les ébranler. À croire que la pureté des lignes grégoriennes jette un voile sur la disgrâce du lieu et que le parfum de la prière des saints masque jusqu'à l'âcre odeur d'essence.

« Il faut bien avouer que cet oratoire fait un peu bricolage », s'amuse Sœur Joseph-Marie tout en éteignant l'antique chauffage au gaz. « Mais nous en sommes fières, car Dieu y est présent », murmure la jeune et discrète Sœur Marie-Clémence, fermant d'une main la porte de l'ancien salon, ouvrant de l'autre celle du garage mitoyen. Leur prieure, Sœur Marie-Carmel, embraye d'un ton enjoué : « Dès notre arrivée en la fête de l'Immaculée, nous avons retroussé nos manches pour préparer une crèche. Dieu premier servi : voilà comment notre fondation commence au fond d'une courrette de la banlieue lyonnaise ! » Une petite cour que les trois bénédictines apostoliques doivent traverser pour regagner leur maison. Ou plutôt la maison de

Claudette devenue clôture jusqu'à ce que les religieuses puissent s'installer définitivement

dans un logement donné par une autre paroissienne. « Nous ne sommes pas encore chez nous, résume la supérieure, un brin penaude. Mais cette pauvreté nous rappelle ce que notre fondateur, Dom Camille Leduc, disait à ses filles : c'est Notre-Seigneur qui est le Maître de la maison, pas nous. »

## La phrase

«Après avoir servi le Seigneur aux pieds des autels, la Servante des pauvres continue de Le servir au chevet des malades et des mourants.»

Dom Leduc

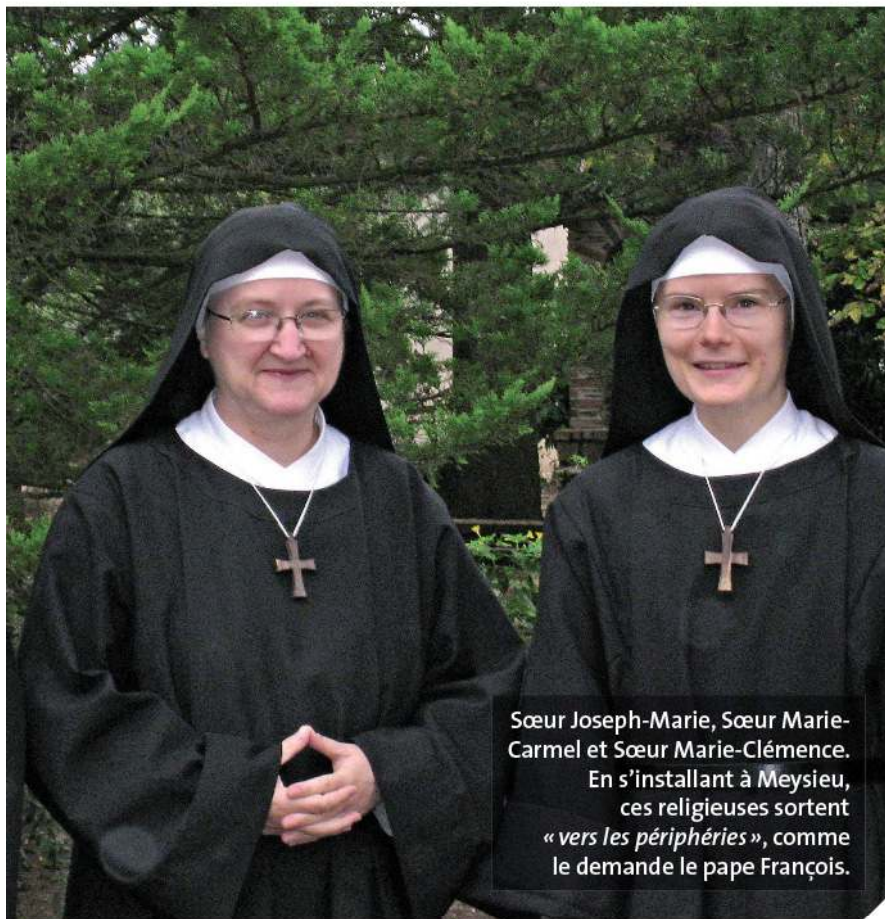
Colporté par le vent, le son de lointaines cloches annonce 8 h. « Ne [préférant] rien à l'œuvre de Dieu » – sagesse tirée de la règle bénédictine –, les Sœurs remontent la rue Louis-Saulnier. En silence. La Vierge qui trône en majesté sur la façade de l'église paroissiale Saint-Sébastien les accueille et les prépare à la rencontre. Leur Seigneur et Maître, Jésus, les attend en effet pour se livrer à leur adoration matinale de laquelle elles puiseront « force, zèle et dévouement ».

Une priorité donnée au service de l'autel qu'en vrai moine de Solesmes, Dom Leduc chérissait comme un trésor. Un gros siècle plus tard, le trio de Meyzieu y trouve encore son équilibre, entre contemplation et apostolat.

Mais il n'est pas le seul. Assis sur les bancs de la nef principale, une petite vingtaine de paroissiens. Dans un coin de la nef latérale, un prêtre de la Communauté Saint-Martin – avec deux de ses Frères, il est en charge de la paroisse depuis septembre 2012. Les minutes s'écoulent, le chœur s'étoffe, Don Édouard pose son bréviaire. À 8h 40, vers la sacristie il file et







Sœur Joseph-Marie, Sœur Marie-Carmel et Sœur Marie-Clémence. En s'installant à Meyzieu, ces religieuses sortent « vers les périphéries », comme le demande le pape François.

PHOTOS: COMMUNAUTÉ DE MEYZIEU

## Une collaboration inédite

Entretien avec Don Édouard de Vrégille, curé de Meyzieu et prêtre de la Communauté Saint-Martin.

**Six mois après votre arrivée dans la banlieue lyonnaise, le cardinal Barbarin appelait les Servantes des pauvres à fonder une maison à Meyzieu. Y seriez-vous pour quelque chose ?**

Ce n'est pas une coïncidence : nous lui avons demandé ! Il faut dire qu'entre

nous, c'est une histoire qui remonte au tout début de la Communauté Saint-Martin. L'abbé Guérin était proche des Sœurs de Paris et nos premiers prêtres célébraient dans leur maison. Spiritualité bénédictine, amour de l'Église et vie communautaire : un cocktail qui les rapprochait et nous rapproche encore. Alors, quand on a compris la nécessité d'une présence religieuse à Meyzieu, nous avons pensé à elles.

**Pourquoi leur présence est-elle nécessaire ?**

Il n'y a pas ici de grande pauvreté matérielle, mais une pauvreté cachée. Celle de milliers de

personnes qui ont été dépossédées de leurs repères chrétiens et qui ont une énorme soif spirituelle. On soulève une pierre, on trouve un catéchumène ! L'Église doit donc être missionnaire, dynamique, d'autant que la visibilité des évangéliques et des musulmans, elle, est forte. Les Sœurs vont débusquer ces âmes esseulées, malades, et les conduire au Christ.

**En quoi va consister votre collaboration ?**

D'abord, la liturgie. On chante déjà les vêpres du dimanche ensemble, et bientôt elles nous rejoindront pour la messe de communauté. Ensuite, le soin des malades. Si, aujourd'hui, nous les dirigeons vers les personnes qui ont besoin d'elles, demain, ce seront elles qui nous ouvriront la porte des malades prêts, par exemple, à recevoir l'absolution, la communion ou le sacrement des malades. Enfin, le patronage qui devrait bientôt se monter. C'est la première fois que nos communautés se retrouvent dans une paroisse, alors, espérons que la greffe prenne !

enfile une aube sur sa soutane. Le Saint-Sacrement reposé, il célèbre avec soin la dernière messe de l'année civile.

### « La présence musulmane, elle, est très forte et visible »

À peine le curé a-t-il prononcé la bénédiction finale qu'une file se forme presque devant les bénédictiones. Guimpées, certes, mais pas guindées, les Sœurs remettent à plus tard leur action de grâce silencieuse. Avec une joie manifeste, elles accueillent celle des paroissiens qui n'ont pas vu de religieuses à Meyzieu depuis plus de vingt ans, et d'habits religieux depuis plus longtemps encore. Sur le chemin du retour, Sœur Marie-Carmel commente : « Les chrétiens pratiquants ne sont qu'une poignée dans cette banlieue de trente mille habitants alors que la présence musulmane, elle, est très forte et visible ». Pourtant, ce n'est pas d'abord pour ce petit reste que les Servantes des pauvres ont répondu à l'appel du cardinal Philippe Barbarin, lancé en mars 2013.

« Les plus malheureux seront leurs préférés », disait d'elles Dom Leduc quand, en 1872, le moine installa quatre religieuses dans une maison angevine. Leur mission ? Se vouer au service exclusif des malades les plus pauvres, à domicile, et dans une complète gratuité. « Soulager les pauvres, vêtir ceux qui sont nus, visiter les malades, ensevelir les morts, secourir ceux qui sont dans l'épreuve, consoler »





Dieu est présent dans cet oratoire improvisé. Les Sœurs s'y retrouvent pour la liturgie des Heures.

## Leur mission? Se vouer au service exclusif des malades les plus pauvres, à domicile, et dans une complète gratuité.

●●● *les affligés*», dit la Règle de saint Benoît. Mais tout comme l'Église n'est pas une ONG, les Servantes des pauvres ne sont pas de simples soignantes. « *Il ne leur suffit pas, écrit Dom Leduc, de savoir faire un pansement; elles doivent encore et surtout travailler au salut des âmes.* » L'exhortation du pape François, *Evangelii gaudium*, en main, Sœur Marie-Carmel en cite un passage: « *La pire discrimination dont souffrent les pauvres est le manque d'attention spirituelle* » (n° 200). Et l'ancienne prieure de la maison mère de poursuivre: « *On est en plein dans notre charisme! Les appels du pape François à sortir vers les périphéries ont été pour nous comme le signe qu'il nous fallait prendre le risque de planter notre tente dans cette banlieue blessée par une grande solitude spirituelle* ». Une démarche d'autant plus audacieuse que la dernière fondation française de la congrégation remonte à 1969. De France, de Belgique et d'Afrique, les cent vingt oblates bénédictines se réjouissent à l'idée de « *pouvoir s'associer ainsi à l'édification d'une Église servante des pauvres* ».

Dans la cuisine, qui sert aussi de réfectoire, de salles de chapitre et de travail, les Sœurs finissent d'éplucher. Sœur Joseph-Marie se charge des endives du déjeuner. Les deux autres, de l'annuaire. C'est en effet un véritable travail de prospection qu'elles mènent depuis trois semaines pour débusquer « *la pauvreté cachée* ». Pharmacies, centres sociaux, services de soins infirmiers à domicile... tous ces contacts sont nécessaires. « *Notre vocation en tant que religieuses d'abord, et infirmières ensuite,*

*c'est le soin humble et long des malades pauvres, insiste Sœur Marie-Carmel. Mais encore faut-il les trouver!* » La veille, les Sœurs ont donc commencé une neuvaine à saint Joseph pour qu'il leur envoie des brebis à soigner.

### « Ça y est, saint Joseph nous confie notre premier malade! »

Midi. Désireuses d'être fidèles à leur vie régulière de prière, rempart contre l'activisme, chacune interrompt son travail. Direction l'oratoire. Livret d'une main, chapelet de l'autre, elles alternent pour chanter d'angéliques antiennes en introduction aux mystères joyeux. Les yeux du corps sont clos, ceux de l'esprit, eux, s'ouvrent peut-être sur ces scènes de l'Évangile qu'une *lectio divina* quotidienne leur a rendu vivantes. Quoi qu'il en soit, Angélus récité – en latin, toujours –, c'est avec un silence habité qu'elles s'attablent au réfectoire. Sous le regard attentif du Curé d'Ars, saint patron de la maison, Sœur Marie-Carmel psalmodie l'exhortation du pape tandis que ses sœurs mangent ce que la Providence leur a donné. Une largesse divine dont toutes s'émerveillent ensuite pendant la récréation. « *Dieu pourvoit toujours!* », se réjouit la cuisinière, tout occupée à tester le coupe-légumes offert ce matin même par une vieille Majolane.

C'est avec cette confiance chevillée au corps que le trio compte vivre. Puisqu'il leur est impossible d'ouvrir un centre de soins – sur les trois, une seule est infirmière diplômée d'État – et d'ainsi percevoir les prestations de Sécurité sociale, leur action sera entièrement bénévole. « *Notre fondation marque ainsi un certain retour au charisme fondateur* », souligne Sœur Marie-Carmel. Les mains jointes, le regard brillant derrière leurs fines lunettes rondes, elles peinent à cacher leur hâte de commencer les visites.

Le téléphone sonne, Sœur Marie-Clémence s'échappe quelques minutes, revient, une flamme dans les yeux: « *Ça y est, saint Joseph nous confie notre premier malade!* » « *Paix à cette maison* » (Lc 10, 5). Voilà ce que les Sœurs diront cet après-midi en franchissant le seuil de la maison et de l'intimité de Marie-Antoinette. « *C'est toute l'Église qui rentrera avec nous, car c'est elle qui nous envoie* », affirme Sœur Marie-Carmel. Porté par le Christ, le trio tâchera de le porter à son tour à cette grand-mère hémiplegique. « *Non pas à tambours battants, prévient la prieure, mais par des gestes simples – ceux de la toilette – accomplis avec tendresse et patience et dans une grande écoute.* » De retour à la maison, bicyclettes et mobylette rangées dans le garage, les Sœurs prieront pour leur nouvelle protégée. Dans le chœur de l'église pendant les vêpres et les complies, ou dans le silence de leur cellule. Professionnelles de la santé, les Servantes des pauvres le sont par leur qualification. Mais par leur vocation religieuse, elles sont avant tout des missionnaires. ●